CRUZEIRO SEMIÓTICO

ARTIGO ARTÍCULO

LITTÉRATURE, REPRÉSENTATION ET RÉFÉRENCE - RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

LITERATURA, REPRESENTAÇÃO E REFERÊNCIA – REFLEXÕES PRELIMINARES

LITERATURA, REPRESENTACIÓN Y REFERENCIA – REFLEXIONES PRELIMINARES

LITERATURE, REPRESENTATION AND REFERENCE – PRELIMINARY REFLECTIONS

FRANÇOIS RASTIER

LIMSI-CNRS, França

PUBLICAÇÃO ORIGINAL
CRUZEIRO SEMIÓTICO
1992

PUBLICACIÓN ORIGINAL
CRUZEIRO SEMIÓTICO
1992

COMO CITAR CÓMO CITAR

RASTIER, F. Littérature, représentation et référence – Réflexions préliminaires. **Cruzeiro Semiótico**, São Paulo, v. 2, n.1, p. 1-9, jan.-jun., 2025.

« La littérature a pour bIll de découvrir la Réalité en énonçant des choses conlraires aux vérilés usuelles»

Proust, lettre à Paul Morand

LITTÉRATURE ET REPRÉSENTATION

1. Depuis quelques années, la notion de représentation est au centre des débats dans les recherches cognitives et en philosophie de l'esprit (cf. e.g. Rorty, 1990).

En philosophie du langage et particulièrement en sémiotique, elle alimente les discussions millénaires autour de la triade d'origine aristotélicienne mot/concept/chose: comme on l'affirme, non sans obstination ni légèreté, depuis la scolastique jusqu'à Lyons (1978, p. 83) ou Regoszei et Hirst (1990, p. 507), les mots représentent les choses par l'intermédiaire des concepts. La référence, qui lie le concept à la chose, est évidemment le moment privilégié de ce parcours qui définit la signification.

Dans le domaine des arts du langage, la notion de représentation fait certes l'objet de contestations, mais par là même demeure fort vivace, jusque dans la dénonciation, par Barthes (1966) puis Riffaterre (1978), de la prétendue illusion référentielle.

Les réflexions liminaires que j'introduis ainsi appartiennent à un cycle de recherches sur le réalisme esthétique, particulièrement en littérature. Le lecteur prodigue de son temps qui ne me saurait pas gré d'être incomplet pourra se reporter à la bibliographie, mais sans être assuré d'apaiser ses doutes.

2. La notion de réalisme traverse sans discontinuer, et de façon obsédante, toute la réflexion occidentale sur les arts, de Platon à Breton. Elle mérite une attention toute particulière, car elle a modelé les pratiques esthétiques elles mêmes. Loin d'être une simple catégorie descriptive plutôt épisodique (au sens où par exemple on traite du réalisme entre le romantisme et le symbolisme), elle détermine la fonction représentative des arts, jusqu'au surréalisme inclus.

3. Appliquée aux arts du langage, elle s'est appuyée sur la conception aris-totélicienne de la signification, qui instaure une rapport de similitude (omoioma) entre les affections de l'âme (pathemata) et les choses, puis une relation symbolique entre les signes et les affections de l'âme.

Le texte fondamental en la matière est sans doute le début controversé du Péri herméneias d'Aristote (cf. Hans Arens, Aristode's Theory of Language and its Tradition, Amsterdam, Benjamins, 1974): «La parole est un ensemble d'éléments symbolisant les états de l'âme, et l'écriture un ensemble d'éléments symbolisant la parole. Et, de même que les hommes n'ont pas tous le même système d'écriture, ils ne parlent pas tous de la même façon. Toutefois, ce que la parole signifie immédiatement, ce sont des états de l'âme qui, eux, sont identiques pour tous les hommes; et ce que ces états de l'âme représentent, ce sont des choses, non moins identiques pour tout le monde» (1,16 a,3-8).

Le second moment du processus de signification, qui conduit du concept à l'objet, procède d'une conception réaliste de la signification. Elle est proprement philosophique, car elle met en relation les mots et les choses.

Elle a été réélaborée par les divers néoplatoniciens, grecs, romains et arabes qui ont transmis l'héritage d'Aristote. Elle a déterminé jusqu'à ce siècle le paradigme représentationnel, dominant non seulement en philosophie du langage[1], mais dans toute notre tradition esthétique, en particulier pour les arts du langage.

LITTÉRATURE ET CONNAISSANCE

1. L'essor des recherches cognitives a remis au premier plan cette question: la littérature est-elle un moyen de connaissance?

L'art du langage en était un, avant même que la notion de littérature ne soit forgée. La conception la plus archaïque de notre tradition en fait même un ins¬trument de connaissance du divin: par l'intercession de la Muse, elle témoigne de la vision du poète, qui doit sans doute beaucoup, historiquement, aux randonnées extatiques du chaman (cf. Dodds, 1977, ch. V). Il s'agit-là de connaissance suprême, d'une sapience que selon certains on devrait hésiter à mettre en mots (cf. Platon, Lettre VII).

La poétique d'Aristote reconnaît la possibilité d'une autre forme du réa¬lisme, dans la représentation des hommes en action, et non plus seulement des dieux ou des héros. Encore s'agit-il des hommes tels qu'ils devraient être (cf. e.g. 1461 b).

1 Pour un aperçu, cf. l'auteur, 1990. Chez les Grecs, matérialistes et idéalistes s'opposaient déjà sur le fond d'un réalisme commun. Le réalisme platonicien s'est poursuivi dans le réalisme chré¬tien, comme on le voit clairement chez saint Augustin puis chez saint Thomas d'Aquin (qui ôte toute modération au réalisme d'Aristote). On sait qu'il fut objet de dogme, comme en témoigna d'abord la condamnation de Roscelin au concile de Soissons. Au demeurant, le célèbre débat entre nominalistes et =listes n'a de fait opposé que des réalistes modérés à des réalistes intégristes. Même la philoso¬phie d'Occam est réaliste — comme l'a relevé Philothée Boehner. On voit d'ailleurs mal comment, pour une religion du Livre, l'écriture sainte pourrait ne pas renvoyer à l'objectivité de Dieu. Dans la sémiotique moderne, le réalisme a été revendiqué par ceux qui ont perpétué la triade aristotélicienne, et en premier lieu par Peirce, qui s'est toujours réclamé de Duns Scot en la matière. Enfin, c'est d'abord par son réalisme militant que l'empirisme logique de Morris et Camap a mérité le nom de néopositivisme. Ainsi, qu'il soit empirique ou transcendantal, le réalisme s'est toujours opposé à une conception proprement linguistique et non philosophique de la signification.

Du docere horatien jusqu'à Kant, l'art demeure un moyen de connaissance entendue comme représentation, bien qu'évidemment l'objet et les moyens de cette représentation aient été fort débattus.

Il faudra attendre le roman bourgeois du X1Xème siècle pour qu'en théorie la littérature puisse représenter non plus une réalité transcendante (selon le pro¬jet néoplatonicien), ou un réel idéalisé (selon le projet aristotélicien), mais une réalité empirique telle que la science peut l'appréhender. D'où par exemple le projet balzacien d'une zoologie sociale.

Ainsi le réalisme s'est-il transformé, et les pensées de l'Intellect divin ont cédé la place aux concepts scientifiques, ou plus exactement à une image mythi¬que de la science et de la technique. Si bien que l'on a pu, avec Barbéris, cher-cher et trouver des preuves contre la bourgeoisie louis-philiparde dans les romans de Balzac, ou avec d'autres, étudier à travers Baudelaire l'essor de l'éclairage urbain au début du second Empire[2].

Ce réalisme des critiques redouble certes celui de certains artistes. Il n'en est pas moins métaphysique pour autant, car il persiste à définir la signification linguistique comme la représentation — passablement fidèle qui plus est —d'une réalité extralinguistique.

En outre, la conception représentationnelle de la signification se fonde sur un préjugé millénaire qui scinde le signe et le sens, comme la matière et la pen¬sée, réduisant ainsi le langage au rôle d'un simple instrument idéographique (comme l'affirme encore Jackendoff, 1987). Or la linguistique ne peut à nos yeux se satisfaire aujourd'hui de ce préjugé, qu'elle a contribué à récuser. En reprenant à notre façon un propos de Franz Bopp, il s'agit pour nous d'étudier les textes en eux-mêmes, c'est-à-dire comme objets et non comme moyens de con¬naissance.

2. On comprend alors qu'ici les recherches cognitives ne nous seront pas d'un grand secours, bien qu'elles traitent par définition des processus de con¬naissance. Pour juger ce que pourraient apporter les recherches cognitives aux études littéraires, il convient de rappeler quelle conception du langage y est déve¬loppée. Le langage est considéré comme une fonction organique et, notamment, la grammaire universelle chomskienne se présente comme «une composante hypothétique du patrimoine génétique». Les différences entre les langues, et le caractère culturel des langues ne font pas l'objet de programmes de recherche. En effet, tous les paradigmes qui s'affrontent aujourd'hui sont universalistes. La conception commune du langage procède, pour le paradigme classique des recherches cognitives, de la philosophie du langage du positivisme logique:le langage est considéré comme un

2 La démarche la plus ordinaire consiste toutefois à étudier l›éclairage urbain pour percer les secrets des becs de gaz baudelairiens.

simple instrument de notation (registration, cf. Jackendoff) de la pensée et de représentation des états de choses. L'oubli systématique ou la méconnaissance des acquis de la linguistique générale fait que l'on reformule les thèses les plus archaïques (par exemple, pour Langacker, les noms représentent des objets).

La sémantique est rapportée à un espace représentationnel indépendant des langues, soit logique pour le cognitivisme orthodoxe, soit topologique pour les théories proches du connexionnisme. Dans tous les cas, les signifiés sont réduits à des concepts ou subconcepts.

Les modèles d'analyse visent le conceptuel, ceux de génération en partent: mais les uns comme les autres traversent si l'on peut dire le langage à pied sec.

Pour le cognitivisme classique, qui perpétue le dualisme traditionnel, le langage est scindé en éléments physiques et en éléments représentationnels (dits improprement symboliques). Le connexionnisme est moins clair, mais tend souvent vers un monisme encore plus réducteur. L'autonomie relative du sémioti¬que, sa spécificité ontologique, sa fonction de médiation entre le physique et le représentationnel, restent alors également inconcevables (cf. l'auteur, 1991). Par suite, les recherches cognitives n'ont pas ménagé d'espace théorique où elles puissent penser les cultures, réduites à des représentations sans substrat[3].

Par ailleurs, longtemps dominées par diverses formes de rationalisme dog-matique, les recherches cognitives n'ont guère fait de part aux émotions, puisqu'elles traitent essentiellement de l'acquisition et de la gestion des connaissances. Cela explique qu'elles n'ont jusqu'à présent accordé aucune place aux arts.

L'importation dans les recherches littéraires de problématiques et de con¬cepts issus des recherches cognitives se révélera peut-être une excellente chose. Mais c'est sans doute les recherches cognitives elles-mêmes qui gagneraient le plus à tenir compte des facteurs esthétiques, et plus généralement, culturels, sans quoi elles échoueront dans leurs objectifs, et se réduiront à une simple tentative de technologisation des sciences.

LITTÉRATURE ET RÉFÉRENCE

1. Certes, une théorie conséquente de l'interprétation reconnaît nécessaire-ment que toutes sortes de connaissances sont requises pour interpréter un texte; de Hillel l'Ancien à Lévi-Strauss, tous les théoriciens de quelque ampleur en conviennent. Mais si elles permettent d'expliciter le texte, elles n'en font pas pour autant un

3 Cf. chez Sperber (1992, ch. XIV) la théorie épidémiologique des représentations.

véhicule de connaissances. Des lecteurs ont sans doute appris dans la Recherche que Vermeer peignit une vue de Delft, mais le rôle de ce tableau dans ce roman a-t-il rien de commun avec cette proposition factuelle, et avérée?

Il nous faut alors revenir au problème de la vérité, car toute connaissance, même erronnée, en procède. Or, logiquement, il convient de distinguer la vérité au sens faible de propositions comme Ulysse est l'époux de Pénélope, et la vérité au sens fort dont Aristote est le précepteur d'Alexandre présente un exemple canonique (je reprends ici la terminologie de Kalinowski). Alors, les proposi¬tions que l'on peut tirer de textes littéraires ne témoignent que de vérité au sens faible, leur valeur de connaissance se limite à la littérature elle-même. Allons plus loin: même des vérités au sens fort, qu'elles soient synthétiques comme Vermeer peignit une vue de Delft, ou analytiques comme deux et deux font quatre, dès lors qu'elles se trouvent dans une oeuvre littéraire, deviennent des vérités au sens faible. En somme, la valeur de connaissance d'une «proposition» en littérature se limite au texte dont elle est extraite, et aux autres textes qui la citent ou y font allusion. Le je crois que deux et deux sont quatre de Dom Juan ne possède à l'évidence rien de commun avec la vérité mathématique au sens fort, c'est-à-dire triviale: son enjeu textuel se trouve ailleurs. Les propositions sur le Vermeer de la Recherche et sa vue de Delft sont douées de la même vérité au sens faible que celles qui paraissent décrire Elstir et ses tableaux, même si le nom de Vermeer entretient le pacte autobiographique scellé au second mot du livre, alors que celui d'Elstir rappelle que la vie du narrateur se déroule dans un roman.

Les vérités au sens fort sont révisables, transitoires, et l'on pourrait décou-vrir demain qu'Aristote n'a pas été le précepteur d'Alexandre; alors qu'Ulysse, tant qu'il restera des éditions d'Homère, sera indéfectiblement l'époux de Pénélope. Ces évidences n'inquiètent que la logique. La sémantique, pour sa part, ne peut connaître que la vérité au sens faible, qui se confond, en dernière analyse, avec la cohésion textuelle: précisément, en récusant comme non perti¬nent le problème de la vérité au sens fort, elle a pu s'émanciper de la philosophie du langage, pour accéder à une autonomie encore précaire.

Aussi quand Barthes, dans sa leçon inaugurale, affirmait que la force motrice de la littérature se trouve dans «l'inadéquation fondamentale du langage et du réel», il formulait une thèse philosophique forte, des plus traditionnelles au demeurant, tout aussi contestable que celle de l'adéquation[4]. Pour une sémanti¬que des textes, le problème de cette adéquation est tout simplement oiseux, car le langage est le

4 En revanche, cette inadéquation est bien la force motrice, du Cratyle à les mots et les cho¬ses, de la philosophie du langage occidentale.

seul réel qu'elle ait à connaître. Un texte n'est ni vrai ni faux, mais pertinent ou non; et sa vraisemblance se mesure aux croyances sociales, seules garantes en définitive des effets de réel.

2. En particulier, l'analyse sémantique des textes apporte ici des données nouvelles: elle permet de préciser à quelles conditions un énoncé peut induire une impression référentielle. Nous développerons ce point à la fin de cette étude; mais convenons pour l'instant qu'une nouvelle conception de la signification lin guistique doit inévitablement modifier notre manière de comprendre les arts du langage.

Critiquant la tradition philosophique en matière de langage, Saussure écri¬vait: «il est malheureux <certainement> qu'on commence à y mêler comme un élément primordial <cette donnée> des objets désignés, lesquels n'y forment aucun élément quelconque» et y voit une «tentation de ramener la langue à quel¬que chose d'externe» (note autographe citée par De Mauro, 1972, p. 440). Nous n'entendons pas ébaucher ici une esthétique saussurienne; mais souligner sim¬plement combien la conception des arts du langage reste tributaire de débats que la linguistique contemporaine aurait périmé si elle s'était émancipée d'une philo¬sophie du langage devenue sens commun.

C. Kerbrat résume bien cette pensée commune en affirmant: «Tout texte réfère, c'est-à-dire renvoie à un monde (pré-construit, ou construit par le texte lui-même) posé hors langage» (1982, p. 28). Et Jouve tire ainsi un parti esthéti¬que de ce propos: «L'oeuvre, quoique verbale, débouche toujours sur autre chose que du verbal (faute de quoi, le langage ne serait qu'une suite de sons vides)» (1992, p. 11)[5]. On ne saurait mieux dire que tout texte (pour Kerbrat), a fortiori toute oeuvre (pour Jouve) a une fonction réaliste: le renvoi à un monde est inévi¬tablement conçu comme une représentation, plus ou moins fidèle, peu importe ici. Certes, on l'admettra volontiers de nos jours, surtout parmi les critiques litté¬raires, le texte ne renvoie qu'à un monde qu'il a lui-même construit. Mais on hypostasie ainsi les représentations mentales que le texte suscite, et on les cons¬titue en monde pour sauver la mimesis, quitte à ce que le texte s'efface devant sa créature.

Pour la sémantique linguistique, le problème s'articule ainsi:

(i) Ou bien, comme la tradition grecque puis chrétienne l'a toujours pensé, le sens ne réside pas dans le langage, mais dans la pensée, puis dans un monde qu'elle représente.

(ii) Ou bien comme un certain immanentisme avant-gardiste l'a naguère proclamé, tout texte est auto-référentiel et ne désigne que lui-même.

5 Toutes proportions gardées, ce raisonnement a contrario rappelle fort la condamnation por¬tée par saint Anselme contre Roscelin: son nominalisme aurait ravalé la parole divine au rang dufla¬lus vocis (qui se traduit assez bien par: suite de sons vides). Si l'on pense communément que l'oeuvre débouche sur autre chose, c'est parce que l'on attribue à l'art une fonction anagogique.

(iii) Soit encore, comme nous le soulignerons, il convient de distinguer les signifiés (qui sont propres à la langue et à ses usages) des représentations qu'ils suscitent: le sens d'un texte peut se décrire alors comme un ensemble de con¬traintes linguistiques sur la formation des représentations psychologiques, mais ne se réduit aucunement à ses représentations, fussent-elles élevées à la dignité de monde. Inutile alors de répéter que tout texte réfère, puisque c'est son sens qui détermine sa prétendue référence, et non l'inverse comme le voudrait la tradition réaliste: il incombe ainsi à la sémantique de décrire les conditions différenciées des impressions référentielles.

ÉPILOGUE

Les sciences sociales, c'est un enjeu primordial pour elles qui affrontent depuis leur naissance des réductions théologiques puis physicalistes, doivent par contraste avec les sciences cognitives pouvoir affirmer l'autonomie certes rela¬tive du symbolique, afin de définir le type d'objectivité particulier de leur domaine.

Des formes vulgaires du marxisme leur ont tenu lieu dans ce siècle de lan¬gage commun, et elles l'ont payé cher, dans chacun des deux camps, à l'Est comme à l'Ouest. Notamment, le projet fédérateur d'une sémiotique générale des cultures n'a guère reçu de soutien.

Par leur ancienneté et leur ampleur, les études littéraires y joueront pourtant un rôle éminent. À sa modeste échelle, notre réflexion participe de ce projet. Elle souligne en effet le caractère réducteur des théories réalistes de l'art, qui dimi¬nuent inévitablement son autonomie. D'autre part, elle entend montrer l'unité profonde entre les théories philosophiques et les techniques artistiques. Tributaires de cette unité, les formes symboliques échappent au dualisme tradi¬tionnel, et dépassent la division entre le sensible et l'intelligible.

REFERENCES

BARTHES, R. L'effet de réel. In: **Littérature et réalité**. Paris: Seuil, 1982 [1961], pp. 81-90.

BARTHES, R. **Leçon inaugurale**. Paris, Collège de France, 1977.

FODOR, J. A. **Psychosemantics**. Cambridge (Mass.): MIT Press, 1987.

DODDS, E. R. **Les Grecs et l'irrationnel**. Paris : Flammarion, 1977 [1959].

GREIMAS, A.-J. ; FONTANILLE, J. **Sémiotique des passions**. Paris : Seuil, 1991.

JACKF.NDOFF, R. **Semantics and Cognition**. Cambridge (Mass.): MIT Press, 1983.

JOUVE, V. **L'effet-personnage dans le roman**. Paris: PUF, 1992.

KERBRAT, C. Le texte littéraire: non-référence, auto-référence, ou référence fictionnelle?. **Texte**, 1, 1982

LYONS, J. **Éléments de sémantique**. Paris: Larousse, 1978.

POTTIER, B. **Théorie et analyse en linguistique.** Paris: Hachette.

RASTIER, F. **Sémantique interprétative**. Paris : PUR, 1987.

RASTIER, F. **Sens et textualité**. Paris : Hachette, 1989.

RASTIER, F. **Sémantique et recherches cognitives**. Paris: PUF, 1991.

RASTIER, F. Sémantique et génétique. **Poétique**, n. 90, pp. 205-226, 1992

REGOCZEI, S.; HIRST, G. The meaning triangle as a tool for the acquisition of abstract, conceptual knowledge. **International Journal of Man-Machine Studies**, 33, pp. 505-520, 1990.

RORTY, R. **L'homme spéculaire**. Paris: Seuil, 1990.